

«Visages». Sartre, Jean-Paul. en *Les écrits des Sartre*. M. Contat et M. Rybalka. Gallimard. Paris: 1970. Publicado por primera vez en *Verve* número 5-6, año 1939. pp. 43-44.

## *Visages*<sup>1</sup>

Dans une Société de statues on s'ennuierait ferme, mais on y vivrait selon la justice et la raison : les statues sont des corps sans visages; des corps aveugles et sourds, sans peur et sans colère, uniquement soucieux d'obéir aux lois du juste, c'est-à-dire de l'équilibre et du mouvement. Elles ont la royauté des colonnes doriques; la tête c'est le chapiteau. Dans les sociétés d'hommes, les visages règnent. Le corps est serf, on l'emmailote, on le déguise, son rôle est de porter, comme un mulet, une relique cireuse. Un corps ainsi bâti, qui entre avec son précieux fardeau dans une salle close où des hommes sont rassemblés, c'est toute une procession. Il avance, portant sur ses épaules, au bout de son col, l'objet tabou; il le tourne et le retourne, il le fait voir; les autres hommes lui jettent un regard furtif et baissent les yeux. Une femme le suit, son visage est un autel érotique, on l'a surchargé de victimes mortes, de fruits, de fleurs, d'oiseaux massacrés; sur ses joues, sur ses lèvres on a tracé des signes rouges. Société de visages, société de sorciers. Pour comprendre la guerre et l'injustice et nos ardeurs sombres et le sadisme et les grandes terreurs, il faut en revenir à ces idoles rondes qu'on promène à travers les rues sur des corps asservis ou, quelquefois, par les temps de colère, au bout des piques.

Voilà ce que nient les psychologues : ils ne sont à leur aise qu'au milieu de l'inerte, ils ont fait de l'homme une mécanique et du visage un passe-boules articulé. D'ailleurs ils prouvent ce qu'ils avancent, puisqu'ils ont inventé le sourire électrique. Il suffit de choisir un chômeur de bonne

1. Cf. 39/28.

volonté ou, mieux encore, un fou hospitalisé gratuitement dans un asile; on excite avec délicatesse son nerf facial au moyen d'un courant de faible voltage; la commissure des lèvres se relève un peu; le patient sourit. Tout cela est indiscutable, il y a des procès-verbaux d'expérience, des calculs et des photographies : la preuve est donc faite que les jeux de physionomie sont une somme de petites secousses mécaniques. Reste à expliquer pourquoi la figure humaine nous émeut; mais cela va de soi : vous avez, disent les psychologues, appris peu à peu à récolter les indices et à les interpréter. Vous connaissez le visage d'autrui par comparaison avec le vôtre. Vous avez souvent observé que, dans la colère, par exemple, vous contractez les muscles sourciliers et que le sang venait à vos joues. Quand vous retrouvez chez autrui ces sourcils froncés et ces joues en feu, vous concluez qu'il est irrité; voilà tout.

Le malheur c'est que je ne vois pas mon visage — ou, du moins, pas d'abord. Je le porte en avant de moi comme une confidence que j'ignore et ce sont, au contraire, les autres visages qui m'apprennent le mien. Et puis la figure humaine est indécomposable : voyez ce furieux qui se calme; ses lèvres s'amollissent, un sourire s'alourdit comme une goutte d'eau au bas de cette face sombre. Parlez-vous de perturbations locales? Songez-vous à en faire la somme? Seules les lèvres ont remué, mais tout le visage a souri. Et puis encore la colère et la joie ne sont pas d'invisibles événements de l'âme que je supposerais seulement d'après des signes; elles habitent le visage comme ce vert-roux habite au milieu du feuillage. Pour apercevoir le vert d'un feuillage ou la tristesse d'une bouche amère, il n'est pas besoin d'apprentissage. Certes un visage est *aussi* une chose : je peux le prendre entre mes doigts, supporter le poids lourd et chaud d'une tête que j'aime, je peux froisser des joues comme une étoffe, déchirer des lèvres comme des pétales, briser un crâne comme une potiche. Mais il n'est pas seulement ni même *d'abord* une chose. On nomme magiques ces objets inertes, os, crâne, statuette, patte de lapin, tout encroûtés dans leur routine silencieuse et qui pourtant ont les vertus d'un esprit. Tels sont les visages : des fétiches naturels. Je vais essayer de les décrire comme des êtres absolument neufs, en feignant que je ne sache rien sur eux, pas même qu'ils appartiennent à des âmes. Je prie qu'on ne prenne pas pour des métaphores les considérations qui suivent. Je dis ce que je vois, simplement.

Le visage, limite extrême du corps humain, doit se comprendre à partir du corps. Avec le corps il a ceci de commun que tous ses mouvements sont des gestes. Par là il faut entendre que le visage fabrique son propre temps au milieu du temps universel. Le temps universel est fait d'instant mis bout à bout; c'est celui du métronome, du sablier, du clou, de la bille. La bille, nous savons bien qu'elle flotte dans un perpétuel présent, son avenir est en dehors d'elle, dilué dans le monde entier, son mouvement présent s'évase en mille autres déplacements possibles. Que le tapis se plisse, que la planche s'incline, sa vitesse diminuera ou s'accroîtra pour autant. Je ne sais même pas si elle s'arrêtera jamais, sa fin lui viendra du dehors ou peut-être ne viendra-t-elle pas. Tout cela, je le vois sur la bille : je ne vois pas qu'elle roule, je vois qu'elle *est roulée*. Roulée par quoi? Par rien : les mouvements des choses inertes sont de curieux mélanges de néant et d'éternité. Sur ce fond stagnant, le temps des corps vivants se détache parce qu'il est orienté. Et cette orientation, derechef, je ne la suppose pas, je la vois : un rat qui détale, court vers son trou, le trou est la fin de son geste : son but et son terme ultime. Un rat qui court, un bras qui se lève, je sais d'abord où ils vont, ou, du moins, je sais qu'ils vont quelque part. Quelque part des vides se creusent, qui les attendent; autour d'eux l'espace se peuple d'attentes, de lieux naturels et chacun de ces lieux est un arrêt, un repos, une fin de voyage. Ainsi des visages. Je suis seul dans une pièce close, noyé dans le présent. Mon avenir est invisible, je l'imagine vaguement par-delà les fauteuils, la table, les murs, toutes ces indolences sinistres qui me le masquent. Quelqu'un entre, m'apportant son visage : tout change. Au milieu de ces stalactites qui pendent dans le présent, le visage, vif et fureteur, est toujours en avance sur mon regard, il se hâte vers mille achèvements particuliers, vers le glissement à la dérobee d'un coup d'œil, vers la fin d'un sourire. Si je veux le déchiffrer, il faut que je le précède, que je le vise là où il n'est pas encore, comme un chasseur fait d'un gibier très rapide, il faut que je m'établisse moi aussi dans le futur, au beau milieu de ses projets, pour le voir venir à moi du fond du présent. Un peu d'avenir est entré dans la pièce, une brume d'avenir entoure le visage : *son* avenir. Une toute petite brume, juste de quoi remplir le creux de mes mains. Mais je ne puis voir les figures des hommes qu'à travers leur avenir. Et cela, l'avenir *visible*, c'est de la magie déjà.

Mais le visage n'est pas simplement la partie supérieure du corps. Un corps est une forme close, il absorbe l'univers

comme un buvard absorbe l'encre. La chaleur, l'humidité, la lumière s'infiltrant par les interstices de cette matière rose et poreuse, le monde entier traverse le corps et l'imprègne. Observez à présent ce visage aux yeux clos. Corporel encore et pourtant déjà différent d'un ventre ou d'une cuisse; il a quelque chose de plus, la voracité; il est percé de trous goulus qui happent tout ce qui passe à portée. Les bruits viennent clapoter dans les oreilles et les oreilles les engloutissent; les odeurs emplissent les narines comme des tampons d'ouate. Un visage sans les yeux, c'est une bête à lui tout seul, une de ces bêtes incrustées dans la coque des bateaux et qui remuent l'eau de leurs pattes pour attirer vers elles les détritrus flottants. Mais voici les yeux qui s'ouvrent et le regard paraît : les choses bondissent en arrière; à l'abri derrière le regard, oreilles, narines, toutes les bouches immondes de la tête continuent sournoisement à mâchonner les odeurs et les sons, mais personne n'y prend garde. Le regard c'est la noblesse des visages parce qu'il tient le monde à distance et perçoit les choses où elles sont.

Voici une boule d'ivoire, sur la table, et puis, là-bas, un fauteuil. Entre ces deux inerties, mille chemins sont également possibles, ce qui revient à dire qu'il n'y a pas du tout de chemin, mais seulement un éparpillement infini d'autres inerties; s'il me plaît de les rejoindre par une route que je trace dans les airs du bout de mon doigt, cette route, au fur et à mesure que je la trace, s'égrène en poussière : un chemin n'existe qu'en mouvement. Lorsque je considère, à présent, ces deux autres boules, les yeux de mon ami, je remarque d'abord qu'il y a pareillement entre elles et le fauteuil un millier de chemins possibles : cela signifie que mon ami ne regarde pas; par rapport au fauteuil ses yeux sont encore des choses. Mais voici que les deux boules tournent dans leurs orbites, voici que les yeux deviennent regard. Un chemin se fraye tout à coup dans la pièce, un chemin *sans mouvement*, le plus court, le plus raide. Le fauteuil, par-dessus un entassement de masses inertes, sans quitter sa place est immédiatement présent à ces yeux. Cette présence instantanée aux yeux-regard, alors qu'il demeure à vingt pas des yeux-choses, je la perçois *sur* le fauteuil, comme une altération profonde de sa nature. Tout à l'heure, poufs, canapés, sofas, divans se disposaient en rond autour de moi. Maintenant le salon s'est décentré; au gré de ces yeux étrangers les meubles et les bibelots s'animent tour à tour d'une vitesse centrifuge et immobile, ils se vident en arrière et par

côté, ils s'allègent de qualités que je ne leur soupçonnais même pas, que je ne verrai jamais, dont je sais à présent qu'elles étaient là, en eux, denses et tassées, qu'elles les lestaient, qu'elles attendaient le regard d'un autre pour naître. Je commence à comprendre que la tête de mon ami, tiède et rose contre le dossier de la bergère, n'est pas le tout de son *visage* : c'en est seulement le noyau. Son visage c'est le glissement figé du mobilier; son visage est partout, il existe aussi loin que son regard peut porter. Et ses yeux, à leur tour, si je les contemple, je vois bien qu'ils ne sont pas fichés là-bas dans sa tête, avec la sérénité des billes d'agate : ils sont créés à chaque instant par ce qu'ils regardent, ils ont leur sens et leur achèvement hors d'eux-mêmes, derrière moi, au-dessus de ma tête ou à mes pieds. De là vient le charme magique des vieux portraits : ces têtes que Nadar a photographiées aux environs de 1860, il y a beau temps qu'elles sont mortes. Mais leur regard reste, et le monde du Second Empire, éternellement présent au bout de leur regard.

Je peux conclure, car je ne visais que l'essentiel : on découvre, parmi les choses, de certains êtres qu'on nomme les visages. Mais ils n'ont pas l'existence des choses. Les choses n'ont pas d'avenir et l'avenir entoure le visage comme un manchon. Les choses sont jetées au milieu du monde, le monde les enserme et les écrase, mais pour elle il n'est point monde : il n'est que l'absurde poussée des masses les plus proches. Le regard au contraire, parce qu'il perçoit à distance, fait apparaître soudain l'Univers et, par là même, s'évade de l'univers. Les choses sont tassées dans le présent, elles grelottent à leur place, sans bouger; le visage se jette en avant de lui-même, dans l'étendue et dans le temps. Si l'on appelle transcendance cette propriété qu'a l'esprit de se dépasser et de dépasser toute chose; de s'échapper à soi pour s'aller perdre là-bas, hors de soi, n'importe où, mais ailleurs, alors le sens d'un visage c'est d'être la transcendance *visible*. Le reste est secondaire : l'abondance de la chair peut empâter cette transcendance; il se peut aussi que les appareils des sens ruminants l'emportent sur le regard et que nous soyons attirés d'abord par les deux plateaux cartilagineux ou par les trous humides et velus des narines; et puis le modelé peut intervenir et façonner la tête selon les qualités de l'aigu, du rond, du tombant, du boursoufflé. Mais il n'est pas un trait du visage qui ne reçoive d'abord sa signification de cette sorcellerie primitive que nous avons nommée transcendance.